

## LIVRES

### ■ « Anglicismes et Canadianismes ».

Arthur Buies fut, au siècle dernier, un journaliste, un essayiste, un chroniqueur et aussi un humoriste. Il consacra une part de son activité littéraire à la défense de la langue française. Un petit volume de la collection des *Introuvables Québécois* reproduit les articles qu'il donna en 1888 dans un hebdomadaire de Québec sous la rubrique « Anglicismes et Canadianismes » et dont il publia la même année le recueil. Le dessin d'Arthur Buies est d'« entreprendre tout de suite la guerre contre les anglicismes et les énormités qui s'étaient avec l'insolence du droit de propriété dans les troisième et quatrième pages de nos journaux ». Conscient de la difficulté de la tâche, il juge qu'il faut avoir « le tempérament d'un apôtre, le zèle et l'amour du prochain d'un missionnaire et jusqu'aux enthousiasmes téméraires d'un réformateur pour entreprendre de rencontrer un courant aussi irrésistible que celui qui nous entraîne vers l'anglo-gallo-canadianisme ». Tout en établissant un petit lexique des calques de l'anglais, il s'attache à montrer comment des mots français de formation, figurant à ce titre dans tous les dictionnaires, sont employés, sous l'influence de l'anglais, avec d'autres sens que le leur. Par exemple, « il ne s'agit pas de savoir, écrit-il, si *votation*, qui est censé être l'acte de voter, peut se dire en français ; il s'agit de la manière dont nous employons, nous, ce mot, pour désigner le résultat du scrutin, du suffrage donné, ce qui s'exprime par le mot *vote* ». Buies mène ainsi le combat contre « les expressions, les tours de phrase qui sont purement anglais et que nous croyons français parce que les mots qui les composent sont français ». Arthur Buies, « *Anglicismes et Canadianismes* », texte conforme à celui de l'édition Darveau, Québec 1888 ; 108 pages, Editions Leméac (Montréal) et Editions d'aujourd'hui (Paris).

■ **Bill Kinsella.** La vie à la réserve indienne : incroyable, on vous le jure. Bien sûr, il y a le chômage, l'alcool, le racisme, la délinquance et la prostitution. Bien sûr, les filles se vendent à l'homme blanc et deviennent des ivrognesses avant leur vingtième année. Bien sûr, des gars comme Franck Piquet-de-Clôture ou l'Eathen Casseur-d'Étalons volent des voitures et font du trafic de pièces détachées, mais la police vient bien rarement à la réserve. Quand sa voiture est signalée, on ouvre les vannes de la citerne et on inonde la voie d'accès. Une fois l'orage passé, les Indiens reprennent le chemin du bal où ils boivent les allocations de chômage. S'ils rencontrent un Blanc, ils peuvent même jouer le jeu qu'on attend d'eux. Silas Peau-d'Hermine, celui qui tient



Bill Kinsella.

la chronique de la réserve pour le ministère, raconte la visite de son beau-frère blanc et le coup de la cérémonie initiatique et des plumes sur la tête. Il y a cru, le bougre ! C'est un monde à la Caldwell que fait voir Bill Kinsella dans son premier livre, « *Plumes* ». Prenant pour narrateur un jeune Indien de dix-huit ans à l'humour ravageur, il raconte dix-sept histoires d'Indiens des années soixante-dix, en Alberta. Il dresse un tableau très vivant de la vie quotidienne à la réserve, émaillant ses nouvelles de portraits savoureux comme ceux de la femme-chamane, Etta-la-Folle, et de Mme la chef Tom, l'amoureuse exemplaire. Son humour est celui des humiliés, celui des ghettos. Les situations les plus pénibles sont traitées avec pudeur, dédramatisées, parfois même tournées en dérision. Silas et ses copains vivent, aiment, meurent avec grâce et nonchalance sans se

prendre au sérieux. Tout à tour grandioses et minables, ils forcent le sourire et la sympathie. A en juger par la traduction française de « *Plumes* », Kinsella possède une rare maîtrise du parler anglais des Indiens des Prairies. On sait peu de chose de lui. Originaire du nord de l'Alberta, il aurait fait vingt métiers avant d'entrer en littérature et même de l'enseigner à l'université de Calgary. W.P. Kinsella, « *Plumes* », 204 pages ; traduit de l'américain (canadien) par Robert Pépin, les Presses d'aujourd'hui.

■ **Marie-Claire Blais** s'intéresse toujours passionnément au monde de l'adolescence, au dangereux passage qui mène l'enfant du bonheur à la conscience. « Hors de la chambre des privilèges familiaux et de l'aide des parents, l'enfant se retrouve seul tout à coup devant la vérité du monde actuel », disait-elle récemment. Certains jeunes ne supportent pas le choc : ils se referment sur eux-mêmes, se retrouvent apathiques ou amers. Après le jeune infirme, merveilleusement sensible et fort, du « *Sourd dans la ville* », l'auteur dresse les portraits poignants de deux adolescentes, Anna et Michèle, l'une précédant l'autre sur le chemin du désespoir. On les découvre au fil de leurs monologues et de leurs gémissements, l'auteur ayant choisi de mettre son écriture à l'écoute de la musique intérieure de ses personnages. Les souvenirs d'Anna s'entremêlent avec les rêveries de Michèle, la petite musicienne qui dort avec les clochards et se pique pour mieux vivre, et les plaintes de Raymonde, de Guilhaine, de Liliane et des autres : parents, amis, marginaux qu'Anna a rencontrés dans son errance autour de la planète, du Canada au Caraïbes en passant par Paris. Quand on fait connaissance avec Anna, elle est déjà sauvée : revenue chez sa mère, elle observe sans bien les comprendre ceux qui semblent vivre sans effort. La souffrance, l'héroïne sont toujours là, mais l'humour est au coin des lèvres, comme chez tous

les personnages de Marie-Claire Blais. Marie-Claire Blais, « *Visions d'Anna* », 170 pages, Gallimard.

■ **« Indiens blancs ».** En 1789, John Tanner est enlevé par un Indien, à l'âge de huit ans, pour remplacer l'un de ses fils. Le jeune garçon va passer trente ans chez les Indiens. Né au Kentucky, il remonte vers le lac Michigan et il fait du Minnesota, de l'Ontario et du Manitoba ses territoires de chasse. Revenu à la « civilisation » dans une petite ville canadienne, il raconte sa vie au docteur Edwin James, qui la rapporte en langue ojibwa. C'est ce texte qu'a traduit en français Pierrette Désy, ethnologue québécoise. Précédé d'une introduction qui présente dans ses grandes lignes le phénomène d'adoption chez les Indiens, l'ouvrage comporte une importante bibliographie sur les civilisations indigènes d'Amérique du Nord et des notes qui complètent un texte lui-même très riche en information. Tanner est un témoin privilégié de la vie traditionnelle des Ottawa et des Ojibwa, ses tribus d'adoption. Chasseur, il se heurte aux compagnies de fourrures dont l'emprise sur la forêt va grandissant ; guerrier, il combat les Sioux. Autour de lui, cependant, la société indienne s'effrite, minée par les maladies, les guerres tribales, les famines, l'alcool, l'acculturation progressive. Pour des raisons d'ordre religieux, Tanner rejoint les Blancs. Mais, objet de mépris et de haine parce qu'Indien, il est rejeté et disparaît, laissant de passionnants mémoires. Son cas n'est pas unique : dès le seizième siècle apparaissent de nombreux exemples d'adoption et de captivité d'Européens chez les Indiens. La société blanche n'a cessé d'être effrayée et fascinée par ce phénomène, d'autant que de nombreux prisonniers ont refusé de revenir au monde « civilisé ». L'expérience de Tanner montre que ce retour n'était pas aisé. John Tanner, « *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* » ; traduit par Pierrette Désy, 309 pages, Payot.